

OBSOLESCENCE DU TRAVAIL.

(1977.)

GÜNTHER ANDERS.

Si des démagogues comme Hitler et Goebbels se présentaient de nos jours, ils promettaient à leurs peuples, d'une seule émission de voix, la rationalisation et le plein-emploi, ou plutôt la rationalisation justement comme condition préalable du plein-emploi. Mais pourquoi « promettaient » ?

Et si leurs peuples étaient aussi crédules que les Allemands en 1933, ils exulteraient devant cette double promesse et se précipiteraient avec jubilation dans l'abîme. Mais, encore une fois, pourquoi « exuleraient » ?

1. Les privations du travailleur : la « chaplinite ».

On ne peut déterminer si le travailleur d'aujourd'hui est encore ou non un prolétaire en constatant qu'il a un *niveau de vie* bas ou élevé — à ce compte, des centaines de millions de travailleurs ne sont effectivement plus des prolétaires — mais en constatant son *niveau de liberté*. Et celui-ci est en fait si bas qu'il faut affirmer à 100 % qu'il est prolétaire. Il est privé de liberté non seulement parce qu'il est exclu de la propriété de « ses » moyens de production ou de « ses » produits, mais aussi parce qu'il ne peut embrasser du regard l'ensemble du processus de

production dans lequel il est intégré ; parce qu'il ne connaît pas davantage le produit final et son utilisation (qui restent dans une certaine mesure « transcendants »), les qualités morales ou immorales de « son » produit, celui qui le consomme, l'utilise ou en est victime. Tout cela — et donc aussi son propre travail — se passe pour ainsi dire dans son dos. C'était mon cas et celui de tout le personnel avec lequel je travaillais il y a plus de 35 ans dans une usine de Californie.

La seule chose que nous avions « sous les yeux », c'était la pièce qui ne cessait de venir à nous pour aussitôt disparaître, celle à l'élaboration de laquelle nous étions affectés — nous ne désirions d'ailleurs plus en savoir plus ou en voir plus, on nous avait enlevé la curiosité ; nous manquions de tout intérêt pour notre activité — pourquoi aurait-il fallu savoir ou voir plus, qu'est-ce que nous aurions pu en retirer ? Avant tout : *Il fallait que nous n'ayons aucun intérêt à ce que nous produisions, il fallait que nous travaillions sans finalité.* Si l'un de nous avait demandé au contremaître ou à qui que ce soit la finalité de notre activité, il aurait été au mieux rabroué comme importun (« that's none of your damned business »), et quelques années plus tard, dans la période McCarthy, se serait fait classer « security risk ». En réalité, appeler notre activité de cette époque du « travail » aurait constitué un mensonge qui lui faisait trop d'honneur. Comme elle se déroulait sans but, c'était plutôt une sorte de *gymnastique* que nous étions contraints d'exécuter huit heures par jour ; une gymnastique composée d'exercices libres toujours identiques à eux-mêmes, ou, plutôt d'« exercices non libres », car *qu'est-ce donc qui aurait été encore « libre » dans ces mouvements dictés par la chaîne ?* Des années auparavant, Chaplin dans son film *Modern Times* avait présenté ces « exercices non libres » en mon-

trant un homme qui, le soir, au retour du travail à la chaîne, *n'est plus assez libre pour se libérer de ces mouvements non libres* ; et le voici qui regarde décontenancé la danse de ses mains devenues des animaux sauvages : « chaplinite ». Vraiment, quelqu'un peut sombrer dans l'angoisse quand il se rend compte qu'encore maintenant, en ce moment même, des centaines de millions de gens se livrent à cette gymnastique, et qu'ils s'en jugent encore heureux, par contraste avec ces millions de gens moins favorisés que sont les chômeurs, *qu'on leur fasse la grâce de faire cette gymnastique* ; et qu'ils proclament mordicus *droit politique fondamental le droit à cette gymnastique*, qu'en fait ils sont *contraints* de le proclamer, parce que sans cette gymnastique du néant ils se retrouveraient dans le néant, ou assis devant l'écran (mais ce « faire » n'est qu'un *déguisement du rien-faire*), et parce qu'ils seraient alors contraints d'avalier quotidiennement la pâtée du temps libre surgissant toujours de nouveau devant eux. Et cette angoisse ne peut que s'aggraver si l'on réfléchit qu'aucun type connu de révolution ne peut mettre un terme ou même apporter de correctifs à cette gymnastique ; notre attitude face au travail dans les pays socialistes est exactement celle des pays capitalistes ; donc, le *changement des rapports de propriété* n'a absolument pas entraîné, ni maintenant ni plus tard, celui des *conséquences de la technique* ; le discours de l'« *humanisation du travail* » et celui de la « suppression de l'aliénation » ne seront définitivement que de *l'eau de vaisselle* tant que nous vivons dans un monde entièrement et toujours davantage dominé par la technique.

Et ce faisant j'en arrive à l'affirmation inconsidérée, aujourd'hui si souvent proférée et galvaudée, qu'il n'y a *plus de prolétaires*. En réalité, il y en a aujourd'hui *plus que jamais*. Car si ceux qui passent le plus clair de leur vie

éveillée à ces « exercices non libres » (et ce sont presque tous les salariés) et qui, durant les congés, n'ont plus de force que pour des produits d'amusement livrés « librement » à domicile, ou ceux qui sont *exclus* même de cette *chance de travailler sans liberté*, autrement dit les chômeurs, ne sont pas des prolétaires, alors je ne sais même plus ce que ce mot est censé désigner.

En outre, il n'est même pas si certain que le travail à la chaîne soit encore vraiment du « travail » au sens classique. Car notre « prestation » comme travailleurs à la chaîne n'est pas une entité gestuelle, une action close sur elle-même, dans laquelle nous pourrions nous investir comme le menuisier dans la confection d'une table ou le violoniste dans la mélodie, ou même le bûcheron dans ses coupes. Au contraire, cette prestation ne consiste jamais qu'en fragments d'une activité avec laquelle nous ne pouvons jamais nous identifier, mais que nous devons répéter des milliers de fois sans identification. Et demain de même. Comme il ne nous procure ni la joie du produit en devenir ni celle du produit réalisé, le travail à la chaîne est bien pire, pour ne pas dire bien plus maudit que tout travail d'autrefois. C'est lui qui le premier fait de nous des prolétaires.

2. L'automatisation — le deuxième chômage.

Et pourtant. Bien que ce travail aliéné soit véritablement inhumain, bien qu'il soit impossible d'y renoncer, bien qu'aucun système politique ne puisse avoir intérêt à y renoncer, et bien qu'aucune révolution politique n'ait la capacité d'y renoncer, ce n'est quand même pas le pire travail. Je ne veux certes pas dire par là qu'il y a

des travaux qui seraient physiquement ou mentalement plus pesants que celui-ci. Au contraire : je veux parler d'un *travail très léger* si on le considère superficiellement : un travail en pratique si léger qu'il ressemble encore moins que le travail tayloriste à ce que nous entendons par « travail » depuis que nous ne sommes plus des bergers. Mais c'est en revanche le pire parce qu'il nous dépouille complètement de la liberté. En réalité, même son introduction constitue une révolution, qui de plus s'opère au même moment à l'Est et à l'Ouest, avec seulement un léger décalage. Je parle de *l'automatisation*.

En fait, la majorité des travailleurs d'aujourd'hui ne se rangent pas encore dans la catégorie des serviteurs de l'automatisation. Mais le mouvement est irrésistible : on prédit qu'en l'an 2000 ce sera le cas de la plupart des travailleurs. Cela ne signifie naturellement pas que tous les « demandeurs de travail » seront occupés à ou dans des tâches automatisées. Car il y a une loi d'airain de *proportionnalité inverse* selon laquelle *l'augmentation du nombre des automatisations s'accompagne de la baisse du nombre de travailleurs nécessaires*. En d'autres termes, il est inévitable que, en quelque sorte comme « second produit »¹, les automatisations engendrent une accumulation de millions de chômeurs, et donc de prolétaires.

Mais, pourrait-on dire, si nous négligeons cette probabilité menaçante et nous bornons aux rares privilégiés qui n'étouffent pas dans la glu de leur temps libre imposé et occupent effectivement un poste de travail dans l'automatisation, *ceux-là* au moins auront encore une chance, même pitoyable, de continuer à faire aveu-

¹ Conséquence annexe non voulue (NdT, comme toutes les autres notes).

glément des « exercices libres ». Eh non, même cette hypothèse est encore trop optimiste. *Même ces « bienheureux » seront condamnés à la perte de travail*, ou le sont déjà. Cela paraît absurde, mais ne l'est pas parce que la *perte de travail* dont il s'agit ici est d'un genre tout à fait nouveau : *sa durée coïncide avec celle du travail*, ou, tout bonnement, *elle coïncide avec le travail*. Je veux dire que les gens employés dans des entreprises automatisées (il importe peu que nous les appelions « ouvriers » ou « employés », la distinction n'a plus de sens dans ce cas) pendant leur travail n'auront plus du tout la contrainte de pratiquer cette « gymnastique » que nous avons découverte comme quintessence de l'inhumanité actuelle : non, ils n'auront même plus la liberté de le faire. Leur tâche consistera plutôt en un certain sens à ne rien faire, doucement bercés par de la musique radio-phonique — en un certain sens seulement : car ils seront occupés à *attendre* que (à simple titre d'exemple) un voyant normalement vert indique par le passage au rouge une perturbation (ce qui au fond ne devrait jamais arriver, et qui en réalité arrive aux années bissextiles !). Cette « attente », ils doivent néanmoins *y mettre une concentration extrême* — et c'est psychologiquement sans précédent. Ce sont les « Lyncée » de l'ère industrielle. On utilise le mot « attendre » avec tant de faveur parce qu'il a un double sens, non seulement attendre un moment, ou une décision, mais encore « attendre quelque chose » qui indique une observation prétendument active de quelque chose. En fait, on instille ce second sens à celui qui attend. *L'attendant doit se représenter comme tel*. Mais il n'est « en attente » que dans une proportion très faible des cas. La dénomination la plus exacte du travailleur dans l'automatisation serait « berger des objets » : bucolique d'aujourd'hui. En fait, dans l'his-

toire des activités humaines depuis les bergers primitifs, il n'y en a aucune qui se soit aussi fondamentalement distinguée du « travail maudit » (Genèse 4)² que le travail dans l'automatisation, bien qu'il soit lui aussi une authentique malédiction. *Même la sueur lui reste interdite*. A-t-on le droit de subsumer ce rien-faire et l'éreintement du paysan au labour sous le même concept de « travail » ? Je suis loin d'en être sûr. En réalité, comparé à la frustration d'un « actif » de l'automatisation, le travail à la chaîne décrit plus haut, aujourd'hui encore prédominant, paraît, malgré son absence de finalité, une occupation encore supportable — on est presque tenté de dire : digne d'un homme. Car elle maintient quand même le travailleur en mouvement, elle donne au moins *l'apparence* d'une action.

Second aspect négatif, l'« attendant » attend que *rien* ne se passe. Je doute que l'être humain soit capable de supporter durablement cette deuxième négativité. L'attendant espère sans doute la lueur menaçante du voyant rouge avec autant d'impatience que le policier frustré par des heures de ronde espère l'apparition d'un criminel, qui lui montrerait que son occupation n'est pas entièrement privée d'objet et de sens.

Troisième aspect négatif enfin — et on ne saurait le souligner avec assez de vigueur —, l'« attente » est contrainte à l'*asocialité*. Tandis que les ouvriers à la chaîne perçoivent encore un peu leur juxtaposition, restent en contact mutuel (même si c'est un contact de galériens de chiourme), les travailleurs de l'automatisation doivent *exécuter leur surveillance en solo* — et même pas « exécuter », puisqu'ils doivent remplir leur fonction assis. *L'éremitisme des consommateurs contemporains* (par exemple face

² En fait citation très libre de Genèse 3-4.

à la télévision) que j'ai décrit dans le premier volume³ trouve son corollaire dans l'érémisme des travailleurs contemporains (de l'automatisation). En réalité, ils ne trouvent plus de camarades à leurs côtés : si la soif de social les torture, alors, au lieu de s'adresser au voisin de travail, ils ne peuvent se tourner au mieux que vers le processus lui-même, donc vers une chose. Qui sait si l'idée dans laquelle ont encore grandi les actuels septuagénaires ou octogénaires et qui a donné son énergie pendant cent ans aux mouvements socialistes — que les travailleurs devaient se considérer comme des « masses ouvrières » et qu'ils ne pouvaient obtenir influence politique et liberté qu'en le faisant, c'est-à-dire en se sentant solidaires et en agissant comme tels — qui sait si cette idée ne sera pas incompréhensible pour les prochaines générations parce que le contexte de travail ne contiendra aucune indication d'une équipe, sans même parler de masse ou de classe ? Ce n'est sûrement pas un hasard si les lithographies de Käthe Kollwitz sur les masses révolutionnaires⁴, jadis louées à bon droit, après avoir été décrochées en hâte en 1933, n'ont pas été réexposées après 1945. L'avenir décrit sur ces images est devenu du passé avant qu'il ait pu devenir du présent. Ces images ont perdu leur « vérité », on ne se reconnaît plus en elles. Qui sait si demain beaucoup de travailleurs ne « travailleront » pas dans un rapport à la co-humanité aussi érémitique que celui des cosmonautes dans leurs fusées ? et si après-demain les termes

³ *Die Antiquiertheit des Menschen*, I (1956), Munich, Beck Verlag, 1994, p. 197-211 ; trad. fr. Christophe David, *L'obsolescence de l'homme*, Paris, Éd. de l'Encyclopédie des nuisances / Ivrea, 2002, p. 117-241 (« Le monde comme fantôme et comme matrice. Considérations philosophiques sur la radio et la télévision »).

⁴ Cf. dans ce numéro, « La mort du monde devant les yeux », p. 275, note 8.

de « conscience de classe », « camarade », peut-être même celui de « travail » ne seront pas aussi périmés et ignorés que déjà aujourd'hui celui de « travailleur » (remplacé par le terme inexact de « demandeur d'emploi ») ?

Et pourtant, les attendants qui ne font rien seront demain les favorisés. Car il ne peut faire de doute que les opérations automatisées se feront de manière presque autonome, autrement dit se passeront autant que possible de travailleurs. Il y a déjà des « unmanned factories » au Japon. Il y en aura bientôt aussi ailleurs, ainsi que des « unmanned offices », puisque les ordinateurs d'aujourd'hui comptent 1 000 000 (oui, un million) de fois plus vite que leurs constructeurs si on leur confiait les mêmes tâches — ils resteraient pitoyablement à la traîne de leurs propres produits. Une foule de prestations spécialisées qui devaient encore être exécutées par des hommes il y a 25 ans, quand je rédigeais le premier volume de ce livre⁵, peuvent maintenant s'effectuer par l'automatisation, et même avec beaucoup plus de précision et à un tempo bien plus rapide. Le travailleur ne ressentira certes plus la « honte prométhéenne » que j'y décrivais, la honte de se sentir moins parfait que l'appareillage qu'il sert. En réalité, ce Lyncée de demain assis dans la cabine de son cosmos d'appareillages ne trouvera pas l'occasion de, ou ne sera pas amené à comparer sa « propre prestation » avec celle de la machine. Car celle-ci ne travaille pas à sa place, à la place de l'individu qu'il est, mais à la place de tout le personnel, ce qui signifie que la différence de prestation est devenue beaucoup trop importante (certains ensembles de machines remplacent déjà 50 000 travailleurs) pour laisser encore place à des comparaisons. Et pourtant, malgré la situation dégradante où se trou-

⁵ Voir *supra*, note 3.

vent ces condamnés à « l'attente », ils constitueront néanmoins l'élite des travailleurs et employés, car — ne nous faisons aucune illusion — la plupart des prolétaires, si « demandeurs de travail » soient-ils, attendront en vain d'être embauchés comme attendants.

L'humanité va-t-elle se transformer en un colossal et unique lumpenprolétariat ? Et même si cela devait aboutir — contre toute vraisemblance — à maintenir en place la société de consommation actuelle en réaménageant totalement le système social, à quoi s'occuperaient donc ces millions de gens du matin au soir ? Il serait ridicule de croire pouvoir résoudre ce problème par un programme d'éducation populaire. Seront-ils abandonnés sans secours à l'océan du temps libre ? La question « Qu'allons-nous faire ? » à laquelle l'élite de l'humanité du 19^e et du début du 20^e cherchait une réponse sera remplacée par celle-ci, « Comment allons-nous occuper nous-mêmes et nos co-humains ? » Que des millions puissent remplir cet océan de temps libre par de l'amusement, de la « formation », du sport ou du sexe, j'en doute et le conteste. Et cela pas du tout parce que je serais un zélote aigri et rancie de l'éthique du travail. Rien n'est plus loin de moi que de dresser un index vengeur pour affirmer que seuls ceux qui méritent leur vie par le travail méritent de vivre. Mais je crois que l'homme ne peut vivre sans le travail auquel il a été condamné, qu'il est incapable de s'amuser *around the clock*. Les conseils de ceux qui ne pouvaient plus supporter de voir la misère de l'humanité, que ce fût Tolstoï ou Lénine, sont périmés face à cette situation totalement nouvelle de l'humanité, et eux-mêmes sont déjà périmés. *La question n'est plus de répartir équitablement les fruits du travail, mais de rendre supportables les conséquences de l'absence de travail.* Si absurde que puisse paraître l'expression « organisation

du temps libre » — je me méfie du mot « organisation », il figure sur la liste noire, celle des mots proscrits — le mot « temps libre » indique au moins de quoi il s'agit. Bien entendu, je n'ai pas non plus de réponse.

C'était encore le bon temps quand les travailleurs, sous le nom de « preneurs de travail » (qui en fait n'avaient jamais la liberté de *prendre* le travail à eux) étaient encore pris et acceptés comme travailleurs. Car le chômage qui prédomine maintenant fera apparaître relativement inoffensif celui qui a régné il y a cinquante ans. Si l'on songe que ce dernier a été une des causes essentielles du nazisme, le courage peut vous manquer pour vous représenter ce que produira celui d'aujourd'hui. Il n'est pas du tout exclu que les fours d'Auschwitz (alors absurdes économiquement) servent de modèles pour « maîtriser » le fait que, par rapport à la demande de travail, « *il y a trop de gens* ».

Mais invoquer la rationalisation ne suffit pas à caractériser le bouleversement qui saisit aujourd'hui le travail. Une révolution au moins aussi fondamentale que celle produite par l'automatisation est celle qui tient à l'inversion *des moyens et des fins*. Il apparaîtra bien vite que ces deux bouleversements ne sont que les produits d'un seul. Il est certes naturellement encore pertinent aujourd'hui que chaque individu engage son travail comme *moyen* (d'acheter des moyens d'existence au sens le plus large). Mais alors qu'auparavant le but du travail consistait à satisfaire des besoins en fournissant des produits, le besoin se fixe aujourd'hui sur des postes de travail ; fournir du travail devient un devoir, *le travail lui-même devient un produit à fournir*. Ce but ne peut être atteint qu'en fournissant des produits intermédiaires. Ces nouveaux produits portent le nom de « nouveaux besoins » et sont

fabriqués par un travail, nommé « publicité ». Une fois ces nouveaux besoins produits, le *nouveau travail comme produit final* est alors requis et rendu possible.

Mais pas *ad libitum*. Non seulement parce que notre « capacité de besoin » n'est pas illimitée (que pourrions-nous encore désirer après l'achat d'une « machine à écrire utilisable sous l'eau » ?), mais surtout parce que le progrès irrésistible de la technique et le perfectionnement irrésistible de la rationalisation et de l'automatisation diminuent sans cesse le nombre des travailleurs nécessaires pour chaque prestation. *Le postulat du plein-emploi sera donc d'autant moins réalisable que le niveau technologique d'une société est élevé.* Quand certains politiciens d'Europe centrale prétendent vouloir élever le niveau technologique de leurs pays parce que ce serait pour eux le seul moyen de garantir le plein-emploi, ou ils sont inaptes à la pensée, ou ils bernent le peuple. *On ne peut pas se fixer en même temps comme buts le plein-emploi et la rationalisation poussée qui réduit le nombre des travailleurs nécessaires.* Dans tout autre domaine que la politique, on ne pourrait se permettre une telle faute de logique. La dialectique de notre temps tient à cette *contradiction entre rationalisation et plein-emploi*. Mais le concéder ouvertement, aucun politicien ne peut y résoudre ses convictions partisans.

3. Le WQ.

On devrait introduire un WQ (*workers quotient*) correspondant au IQ (*intellect quotient*) qui exprimerait le pourcentage des travailleurs indispensables pour maintenir cent personnes en vie. WQ 100 signifierait qu'il faut 100 hommes pour en entretenir 100 — ce qui paraît idéal,

puisque chacun devrait alors avoir un poste de travail, et l'aurait par conséquent. Mais dans le système capitaliste, trois facteurs font qu'il est exclu de voir un idéal dans cette « coïncidence ».

En premier lieu parce que c'est le maintien de la production d'un certain nombre de chômeurs qui fait de tout poste de travail un objet de désir et qui affaiblit l'ensemble des travailleurs.

En second lieu parce que la rationalisation, donc la réduction des postes de travail, est recherchée en vue de l'accroissement du profit.

En troisième lieu parce qu'il est plus souhaitable que 10 % suffisent à en entretenir « 100 % » — ou encore : toute entreprise vise à ce que son avoir dépasse son devoir⁶.

En même temps, on recherche en outre l'utopie du pays des rêves, $WQ = 0$, la situation où plus personne ne doit travailler parce que tout le travail est rejeté sur les machines. De même, $WQ = 4$ signifie : 4 sont nécessaires pour entretenir 100. Plus haut est le niveau technologique d'un pays, plus bas est son WQ. Comme à vrai dire la quantité de ce qui passe pour indispensable est elle-même relative — l'indispensable à Los Angeles est parfaitement dispensable à Calcutta — et dépend même du niveau technologique déjà atteint, l'indication fournie par le WQ n'est jamais à utiliser qu'avec réserve. On peut poser en règle de la société capitaliste hautement industrialisée : *n personnes ne sont jamais nécessaires pour entretenir n personnes.* Il faut toujours $(n-x)$ personnes pour l'entretien de n . Celui qui tente de *lutter contre le chômage par la rééducation des gens « libérés »* d'un travail (si joliment

⁶ Avoir, ou encore « crédit » ; « devoir », ou encore « débit » — mais Anders joue de toute évidence sur le sens moral de ces mots.

que ce soit dit de nos jours, je sais bien ce qu'est la liberté) en vue d'autres métiers est un tacticien du salami, car il ne se rend pas compte que la rationalisation baisse le WQ non dans une seule branche, mais dans toute l'industrie ; autrement dit, la rationalisation diminue le nombre absolu des postes de travail. Si cette règle ne s'applique pas dans les pays socialistes qui se vantent de leur absence de chômage, ils se vantent indirectement de ce que la règle ne s'applique pas encore chez eux, ce qui est un signe de leur retard technique.

Le WQ est lié au HQ (H = *hour*) qui indique le nombre d'heures que doit travailler un individu pour pouvoir vivre. HQ 24 signifierait que l'on doit travailler sans arrêt pour vivre ; HQ 4 : il suffit de consacrer 4 heures de son temps au travail. WQ et HQ diminuent de pair. Et cela ne vaut pas seulement pour l'industrie (définie au sens restreint), mais partout, par exemple pour le propriétaire d'entreprise indépendant. Les appareils électroniques réduisent son temps de travail au point qu'il se transforme en travailleur à temps partiel, voire très partiel, presque en « sans travail » (HQ = 0). Ce chômage est entièrement nouveau, c'est celui qu'on peut s'offrir. Dans ce cas, le chômage est un stade de l'ascension.

« L'effort », qui était reconnu comme vertu évidente pendant des millénaires et encore pendant ma jeunesse (c'était même une rubrique à part dans les bulletins scolaires) est maintenant *obsolète*. En réalité, il ne passe plus que pour un signe de travail irrationnel et pour un moyen de passer son temps. Celui qui a besoin de deux heures pour un travail qu'on pourrait expédier en une passe pour un lourdaud.

4. Le déplacement de la voluptas laborandi, de la voluptas concurrendi et de la voluptas solidaritatis vers les loisirs ; le sport — nouvelle division du travail.

Quel moyen d'échapper aujourd'hui à cette situation du travail et du non-travail ? Car bien que l'automatisation n'ait pas encore gagné sur toute la ligne, le travail est déjà aujourd'hui volé de l'effort au travail, et non seulement de cet effort, mais encore du plaisir de l'effort, de la voluptas laborandi à laquelle nul ne peut renoncer. La preuve d'existence que le travail fournissait autrefois (« Je sue, donc je suis ») nous est refusée. Il serait certes téméraire de prétendre que les ouvriers et employés d'aujourd'hui se languissent dans la nostalgie du travail plus exigeant des temps passés, ou même qu'un des motifs des casseurs de machines du siècle dernier ait été la légèreté relative (je souligne « relative ») du travail à la machine. Mais tôt ou tard la mélancolie de l'effort, ou du moins de l'action, sera écrasante. Dès aujourd'hui je vois de mes yeux nos arrière-petits-enfants, bergers de l'automatisation et chômeurs pleins de mélancolie du travail à la chaîne, bien que celui-ci ait consisté exclusivement en mouvements déshumanisants et chaplinesques, parce que ce travail représentait encore un minimum d'action, donc de relativement humain, et leur avait épargné la peine de tuer le temps eux-mêmes : les casseurs d'automatisation, qui naturellement échoueront aussi bien que leurs ancêtres casseurs de machines du siècle dernier. Les cibles des terroristes d'après-demain seront les grandes installations industrielles (tout comme les cibles officielles des États belligérants), car les actes de violence que commettent aujourd'hui des individus ou des groupes de conspirateurs par désespoir de « l'absurdité » de leur existence ou par espoir d'une preuve d'existence,

d'un « ergo sumus », ces actes terroristes, je le crains, *viendront d'autant plus vite aux mains des masses que l'automatisation triomphera plus nettement.*

Tout d'abord les travailleurs et les sans-travail peuvent néanmoins se contenter d'autres méthodes pour retrouver l'effort qui leur est refusé. En réalité, il n'y en a qu'une seule, mais son succès a été prodigieux : le sport.

Son rôle resterait incompréhensible sans une analyse du travail actuel. Il y a déjà plus de vingt ans, je demandais à un travailleur de l'automatisation à Marl, qui gardait les yeux sur une lampe verte : « Que faites-vous habituellement le soir après le travail ? » Sa réponse — pendant laquelle il garda les yeux fixés sur la lampe — fut : « Du foot, naturellement. Et deux fois par semaine des haltères, naturellement », ce qui éclaira ma remarque précédente : les travailleurs d'aujourd'hui se languissent secrètement des contraintes qui pesaient sur leurs aïeux. La répétition du « naturellement » dans sa réponse était tout à fait naturelle, car ses contraintes sportives représentaient pour lui la compensation de la contrainte non naturelle : l'activité trop légère qui « remplissait son temps de travail » (on ne sort pas des guillemets). En fait, *l'origine du sport d'aujourd'hui est le travail trop léger d'aujourd'hui.* L'existence et le développement du sport ne peuvent se comprendre que comme existence et développement complémentaires. Donc, *moins le travail demande d'effort* (et l'évolution dans ce sens a commencé dès le début du siècle pour culminer dans l'automatisation), plus l'homme, « par essence » fait pour le travail, *doit récupérer l'effort auquel il ne peut renoncer, et la voluptas laborandi tout aussi indispensable ; il doit donc les reporter sur son temps libre.* Mais cela implique que se développe un genre entièrement nouveau de *division du travail.* Alors

que cette expression désignait jusqu'à aujourd'hui le fait que le processus de travail nécessaire pour l'élaboration d'un produit était réparti en divers processus (avec naturellement plus ou moins d'efforts) de plusieurs personnes, le mot signifie ici que *la partie « effort » est retranchée* de tous ces processus de travail. Cette évolution est très étonnante parce qu'elle engendre une double liberté, ou plus exactement *l'apparence d'une double liberté.* Paraissent libres : 1) le processus de travail lui-même, affranchi de l'effort, et tout autant 2) cet effort qu'on en a retranché, parce qu'il se déroule comme jeu, plaisir, entièrement volontaire.

Mais c'est naturellement absurde. Comme l'indique déjà le double emploi du mot « paraître », nous nous trouvons devant une double imposture. Car, 1) « être affranchi de l'effort » ne signifie pas *ipso facto* « liberté » ; un travail sans effort (comme coller des sachets ou même le travail dans l'automatisation) n'est rien moins que libre ; 2) la distraction n'est pas *ipso facto* une situation de liberté, la nature de la distraction est au contraire déterminée par la nature du travail qui nous est imposé, elle est donc elle aussi imposée. Les hobbies qui prétendent être des occupations de distraction librement choisies sont déterminés par des objets de hobby qui sont proposés comme marchandises, et ceux-ci à leur tour sont déterminés par le type du travail d'aujourd'hui, comme *contretype.* On ne voit pas pourquoi monter soi-même un mini-golf (naturellement à l'aide d'éléments préfabriqués) devrait être une « occupation libre ». Si nous passons nos vacances au « fish spearing » ou au windsurfing, nous le faisons pour la seule raison que nous sommes sous la contrainte des objets jetés sur le marché, au gré des producteurs. En tant que vacanciers de fish-spearing ou de windsurfing, nous sommes les

employés des fabricants qui nous induisent en réalité à une activité que nous n'avions jamais comme travailleurs, comme tuer ou courir un « risque splendide ». Outre cela, nous sommes habitués à ce que j'ai appelé il y a vingt ans la « douce terreur » des marchandises au point de n'être même plus capables de nous occuper nous-mêmes. (À vrai dire, je ne suis pas si sûr que nos ancêtres en aient été tellement plus capables. Sans doute pendant les hivers ont-ils végété et dormi bien plus simplement que nous qui sommes surchargés d'émotions.) Quoi qu'il en soit, l'écran TV est aujourd'hui le tapis roulant du loisir. Dans notre consommation, nous devons suivre son tempo. En bref : loisir, consommation et sport nous sont aussi imposés que le travail. Ce que nous vivons au travail et au loisir n'est donc pas une double liberté comme on pourrait le croire au premier coup d'œil : c'est au contraire une *double privation de liberté, le mensonge vital de l'époque* puisqu'il se présente sous le déguisement d'une double liberté.

5. Réparation par le sport.

Mais cela n'épuise pas la fonction compensatoire du sport. Il y a encore d'autres manques du travail contemporain que le sport peut compenser.

Comme travailleurs à la chaîne, nous sommes privés de toute possibilité de nous identifier à notre activité et de voir de nos yeux le résultat de notre propre travail ; en revanche, dans la pratique du sport, course, nage, ski, nous sommes capables non seulement de faire un avec notre action (et de la façon la plus joyeuse), mais encore incapables de *ne pas* le faire. Et cela ne s'arrête pas là. Ce qui manque au travailleur d'aujourd'hui — un manque

que l'on a sans cesse tenté de combler tantôt en introduisant le travail aux pièces, tantôt par la « compétition socialiste » (« stakhanovisme ») — est le « *facteur agonistique* », c'est-à-dire la possibilité d'entrer en compétition, le plaisir de celle-ci, et le désir de la gagner. Ce que les philosophes triviaux du capitalisme reprochent aux socialistes dans leurs appels aux petits entrepreneurs, la volonté d'étouffer la possibilité d'une compétition libre, l'industrialisme l'a déjà fait lui-même depuis longtemps en introduisant des techniques de travail déshumanisantes (reprises telles quelles dans les États socialistes). Dans les usines, la possibilité d'« *agon* » a été presque entièrement anéantie (pour ne pas parler de celle d'un plaisir de l'« *agon* »). Le rôle du travail aux pièces est quasi négligeable. De nouveau s'applique ce que nous avons dit à l'instant pour l'effort : un *transfert* s'est opéré ; comme les possibilités de compétition font défaut au travail, tandis qu'on ne peut éliminer la soif de compétition et la *voluptas concurrenti*, elles sont *transférées dans les temps de loisir*, donc dans le *sport* qui constitue la *compétition des exclus de la vraie compétition*. Dans le sport, on peut et même on doit vaincre, individuellement ou collectivement. *Le sport est la soupape de sécurité de la soif de concurrence, c'est « la concurrence du peuple ».*

Mais cela n'épuise toujours pas la fonction d'ersatz du sport. Car en outre — c'est sa troisième fonction — il procure aux travailleurs la possibilité (ou les y condamne) d'éprouver ce sentiment d'affinité et de solidarité (si mal vu de la classe dominante) qui devrait en fait se rencontrer dans les usines, mais ici à un autre niveau, parfaitement inoffensif (parfois même sur un espace sportif mis à disposition par le patron), et de se défouler une fois par semaine. *Le sport est une satisfaction de substitution du désir de solidarité, satisfaction bien vue, sinon encouragée.* Les

voilà solidaires de leur club de foot en tant que footballeurs, ou de leur amicale en tant que cyclistes. Et ils le sont même lorsqu'ils ne jouent pas ou ne pédalent pas eux-mêmes, et ne font que regarder bouche bée et crier, ou même ne prendre parti que devant un téléviseur. Car ils sont alors solidaires précisément *en tant que* membres ou sympathisants des Brooklyn Eagles ou des Vélos de Rougemont à Paris. Autrement dit : *pas en tant que prolétaires. La construction d'un faux « en tant que » est une des manipulations idéologiques les plus efficaces, à l'Est comme à l'Ouest.* Le slogan molusse⁷, « Le sport est contre-révolutionnaire », n'est pas si dénué de fondement.

En plus (mais cela revient sans doute au même), il permet au sportif d'éprouver le sentiment d'hostilité qui lui est habituellement refusé — plus exactement le condamne à déchaîner sur un faux objet les énergies accumulées de la haine politique. Et non seulement il y a substitution des objets de l'hostilité, mais encore ce sentiment est sublimé sous la forme dérisoire de la simple rivalité. Cela s'applique aussi à l'Est, où il n'y a prétendument plus de classes, et donc où il ne devrait plus y avoir de nécessité d'un ersatz de haine politique : on encourage là aussi officiellement l'enthousiasme de masse et la haine de masse

⁷ Anders renvoie ici à son propre roman, *La catacombe molusse* ; dans une Indonésie fictive (le toponyme *Molussien* semble dérivé des Moluques) soumise à une dictature totalitaire, une tradition révolutionnaire se maintient de génération en génération dans les prisons souterraines, où les jeunes détenus apprennent par cœur les articles de leur foi révolutionnaire, en particulier des slogans comme celui-ci. Le roman a bien entendu valeur de parabole, mais la singularité de Anders est de citer régulièrement dans ses textes théoriques les faits et gestes des Molusses comme des événements historiques réels : la fiction qui symbolise la réalité historique vécue par Anders est mise sur le même plan que cette réalité.

dans les stades, on y développe même une industrie de la compétition, et c'est un mauvais signe.

Une fois ces pseudo-affects mis en place, ils peuvent néanmoins être *retransformés en sens inverse en pseudo-affects politiques*. En Amérique centrale, un incident sportif récent a dégénéré en guerre en règle. Les hurlements de foule qui interrompaient et concluait les discours de Goebbels (les cris de haine contre « le bolchevisme et la juiverie mondiale » aussi bien que les cris de solidarité pour la guerre totale) ont été d'abord testés sur les stades de foot. Dans les faits, la clameur collective aux sports a déjà quelque chose d'« assassin ». C'est un symbole indépassable que les réunions de masse les plus célèbres du nazisme se sont déroulées au *Palais des sports* de Berlin — aucun romancier n'aurait pu inventer mieux. Cela vaut naturellement aussi pour les clameurs du 1^{er} mai à l'Est et celles des Party Conventions américaines.

Résumons le processus. Il comporte trois stades :

1) on présuppose d'authentiques affects politiques, solidarité ou haine ;

2) on donne subrepticement à ces sentiments de nouveaux objets pour les transformer en affects sportifs (inauthentiques). Comme tels, ils sont incomparablement plus intenses que tous les affects ou émotions « naturels », aucun humain n'entre dans une fureur naturelle, quelle qu'elle soit, de façon aussi inhumaine qu'il peut le faire lors d'un match de foot ;

3) on donne derechef subrepticement à ces affects inauthentiques exacerbés de nouveaux (pseudo-) objets politiques inauthentiques : au lieu de hurler pour son équipe, le fan de foot le fait désormais pour son Reich et la guerre totale ; au lieu de hurler contre l'équipe adverse, il le fait contre le bolchevisme et la juiverie mondiale.

6. *La révolution technique seule véritable révolution de notre époque — l'économie planifiée : le système taillé sur mesure pour la technique.*

Enfin nous revenons à notre question initiale : les travailleurs d'aujourd'hui sont-ils encore des « prolétaires » ? et à notre réponse : oui, parfaitement, à cause de privations multiples. Naturellement, ces dernières ne sont pas des phénomènes de nature proprement politique, mais plutôt des effets de la seule révolution authentique et globale qui ait eu lieu de notre temps et qui continue vraiment comme *révolution permanente*⁸, à la différence d'une certaine autre : celle de la *technique* qui reste *neutre du point de vue du système*, et qui donc a érigé sa dictature aussi bien ici que là-bas, et qui se maintient comme une constante à travers les soubresauts politiques comme s'il ne s'était rien passé — autrement dit, qui progresse frénétiquement. À moins que ce ne soit l'état actuel de la technique qui, ne tolérant plus la structure politique en place, soit lui-même le facteur qui déclenche la révolution politique. Peut-être les révolutions qu'a connues notre époque, qui se présentaient comme politiques et salutaires, ne sont-elles que déguisées comme telles, ou, dans le meilleur des cas, comprises à tort comme telles. En réalité, les bouleversements obéissaient à des exigences techniques, et il ne serait pas exagéré d'affirmer que *la politique est déjà de l'idéologie*, ou plutôt non, que même *les programmes économiques ne sont plus que des superstructures des « technological requirements »*, que les dictatures sous lesquelles des millions doivent passer leur vie, la faire traîner ou la sacrifier, sont elles-mêmes esclaves — de la dictature de la technique.

⁸ En français dans le texte.

Ce qui réunit Washington et Moscou n'est naturellement pas ce qu'on appelle « le téléphone rouge », un objet, mais le fait que tous deux ne pourraient exister sans la technologie de la téléphonie (et du réacteur nucléaire, etc.), *le fait que tous deux sont soumis au dictat de la technique* (ou des technologues). Il est certes incontestable que les programmes politiques de la plupart des pays s'opposent encore crûment malgré la dictature partout identique de la technique, mais ce n'est pas un argument à opposer à notre thèse. Ces différences découlent plutôt de la situation politique, sociale et économique sur laquelle la technique est intervenue. Mais une fois qu'elle l'a fait, ce qui se passe dans le cadre politique a de moins en moins de poids. C'est plutôt alors que s'opère un réel bouleversement, *c'est alors que la technique prend une prédominance telle qu'en fin de compte la vie politique se plie à son cadre*. Par conséquent, les États issus d'histoires si différentes deviennent d'autant plus similaires que dure davantage la prédominance de la technique, qui s'accumule sans répit. Espérer que les non-libertés que nous venons de décrire disparaîtraient avec la fin éventuelle du capitalisme serait pure folie, puisqu'elles procèdent bien plus de la technique que des rapports de propriété. Peut-être doit-on même se demander en sens inverse — ce qui naturellement est une supposition effrayante, déprimante ou un sujet d'indignation pour un socialiste qui a la foi — si la technique qui opère dans le cadre d'une économie planifiée centralisée sur un programme (et dont les *requirements* dictent la planification) n'est pas susceptible de viser aussi peu la satisfaction des besoins humains (le but originel de la création des planifications) que le fait l'économie capitaliste visant le profit ; et même si une technique fonctionnant dans une économie non complètement centralisée et encore pluraliste (ce qui ne peut être

qu'une hérésie aux yeux des auteurs de planification centralisée) ne laisse quand même pas bécoter davantage de failles, et donc davantage d'ultimes chances de liberté (certes non pas voulues par elle, mais tolérées). Cette question a un air réactionnaire et scandaleux même pour moi, ne serait-ce que parce que les porte-parole de la réaction y répondent positivement (et certes pas par intérêt pour la liberté des travailleurs), mais la balayer d'un revers de main prouverait non seulement de la gêne, mais de la lâcheté. Quoi qu'il en soit, *la convergence des systèmes*, processus initié de longue date (sincèrement, ce n'est pas moi qui l'ai découvert), *est irrésistible*. Cette convergence engendrée par la technique est la révolution qui se déroule, et en permanence. *Et elle ne va pas dans le sens de la liberté de l'homme, mais dans celui du totalitarisme des appareils*. Et nous les humains, en tant qu'éléments de ce monde des appareils, nous sommes dans le meilleur des cas des prolétaires. Et probablement bien pire que cela.

Günther ANDERS.

(Traduit de l'allemand par Vincent Deroche.)

CAHIER.

MAURICE CHAPPAS

Hélène Mercier: Il y avait un écrivain qui n'a eu un rôle important dans votre vie, avec qui vous avez eu un compagnonnage d'écrivains, c'est Gustave Rouel. Vous pourriez nous en parler, évoquer votre rapport à Rouel ?

Maurice Chappas: Gustave Rouel a vraiment choisi par rapport à sa vie, il a donné une réponse à cette question: « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? ». Son premier poème s'intitule *Adieu*. C'est un poème très court, très beau, très intense. Adieu, c'est l'adieu au monde, radical changement d'énergie, l'adieu à ceux qui s'inscrivent, sans qu'on les dédaigne et sans de tout qu'on les méprise, dans l'activité du monde. Ils ont leur courage. Mais il y a est adieu, pour pouvoir plus particulièrement agir, pour que ce qu'on ignore, ce que nous appelons l'âme, à défaut d'un autre mot, puisse s'extérioriser en nous et autour. Il faut en somme quitter ce qui nous apparaît même instinctivement comme le réel, pour essayer de rejoindre par une révélation ce qui n'est pas encore le réel en nous. Et c'est l'espoir (ou le désespoir) de ce violent et grand poème *Adieu* de Gustave Rouel. Je l'ai souvent pensé, il y avait deux voies... Il a écrit ce poème au terme d'une adhésion au début d'une maturité.